

ANDRZEJ ABRAMOWICZ

## HISTOIRE DE L'ARCHÉOLOGIE POLONAISE. DÉBUTS\*.

Je ne commencerai pas mon exposé par définir ce que c'est l'archéologie, car les limites de cette notion ont changé. Pourtant l'adjectif „polonaise” concernant l'archéologie a besoin d'être expliqué. Donc qu'est-ce que c'est l'archéologie polonaise? A mon avis ce n'est pas exclusivement l'archéologie concernant le territoire de la Pologne, car ces limites changeaient, ni faite en langue polonaise car les oeuvres importantes pour l'archéologie polonaise ont été publiées aussi en latin, français, allemand ou autres. Je crois que le mieux serait affirmer que l'archéologie polonaise c'est l'effet de la civilisation polonaise.

L'adjectif „polonaise” évoque non seulement le fait de variabilité des frontières polonaises et de diversité ethnique de l'état polonais mais aussi le fait que pendant les partitions la science polonaise fonctionnait selon les possibilités créées par les états envahisseurs: Prusse, Autriche et Russie. En effet de différentes parties de l'histoire d'archéologie sont l'héritage commun: polono-lithuanien, polono-letton, polono-bielorusse, polono-ukrainien, polono-autrichien et polono-allemand. Je suis aussi conscient du fait que de nos temps la science devient de plus en plus universelle et il est difficile de fixer les limites d'une science quelconque d'après les critères nationaux ou ethniques. Il y a aussi les phénomènes d'adopter les idées d'un pays dans un autre, d'un milieu dans un autre et aussi d'influencer les uns par les autres.

Où et comment faut-il chercher les débuts de l'archéologie polonaise? Il me semble que déjà au Moyen-Âge, lorsqu'on a commencé à poser deux questions. La première en est: „Qu' est-ce que c'est?” On la posait à l'occasion des trouvailles et phénomènes exigeant l'explication: pots trouvés dans la terre, objets en pierre et en métaux, petits ronds en argent à représentation d'une tête, différents tertres en terre, tracés des ruines. On n'y voyait pas toujours, ou au moins pas tout de suite, l'effet du travail de l'homme. Certains d'entre eux ont été longtemps pris

pour des phénomènes de la nature: pots poussant spontanément dans la terre, pierres de foudre, ou pour des produits des créatures non humaines soit à moitié humaines; nains ou géants. La formation de l'opinion que c'étaient quand même les oeuvres de l'homme, l'homme ancien, l'homme des temps d'avant le baptême de la Pologne, a été l'un des premiers pas vers l'archéologie.

La seconde question concernait le début et l'ancienneté des sociétés, institutions et états. Lorsque la tradition transmise oralement et par écrit manquait, on a commencé à chercher les restes matérielles laissées par le passé, bien qu'au début elles soient utilisées plutôt par hasard. Et c'était peut-être cette duplicité des questions qui a provoqué que l'archéologie se trouvait entre l'histoire et l'histoire naturelle.

Le baptême de la Pologne, en 966, a causé l'oubli progressif des coutumes anciennes, surtout ceux concernant l'enterrement: l'Eglise favorisait la rupture des liens sentimentaux entre les convertis et leurs aïeux païens. Aux XIIe – XIVe siècles et plus tard on ne mentionnait les vieilles sépultures que lorsqu'elles délimitaient les confins des propriétés. En 1222, on mentionne un village, près de Cracovie, „quod dicitur Mogila sive Tumba”. Dans ce village se trouve un grand tumulus, qui au XIVe siècle a été nommé tertre de Wanda, lorsqu'un autre, voisin, tertre de Krak. Krak aurait été souverain des Polonais et fondateur de Cracovie. Wanda aurait été sa fille. Les deux personnages sont légendaires.

Etant donné le faible nombre des relations sur les temps païens, la spéculation historique savante a commencé à prendre la place de la tradition oubliée. Vincent, nommé Kadłubek, au début du XIIIe siècle, a lié l'histoire ancienne de la Pologne à l'histoire générale ancienne faisant les aïeux de Polonais se battre contre les Gaulois, Alexandre le Grand, Jules César, inventant les lignes de parenté entre les souverains polonais fabuleux et les souverains antiques. D'autres ont cherché la généalogie

\* Une conférence non donnée.

biblrique pour les Polonais. Un chroniqueur en 1300 environ écrivait „Sciendum est quod Poloni ex stirpe sunt Japhet qui filius Noe fuit.” Ainsi l’histoire de la Pologne gagnait de la profondeur temporelle et en même temps elle devenait compatible à l’histoire des autres grands états de l’antiquité.

Jean Długosz (en latin Longinus), vivant entre 1415–1480, auteur des *Annales seu cronicae incliti Regni Poloniae*, malgré son intérêt porté aux traces matérielles que le passé a laissées, n’a pas reconnu les anciennes tombes païennes dans les pots, déterrés à l’ordre du roi Ladislas Jagellon dans une localité Nochowo en 1416. Il était persuadé qu’il s’agissait d’un phénomène naturel, que les pots en argile poussaient spontanément dans la terre. La nouvelle de ces pots, propagée par, entre autres, Mathias de Miechów (1457–1523), et plus tard par Sebastien Münster, s’est répandue largement en Europe, et elle était répétée en Pologne jusqu’aux débuts du XIXe siècle.

Mathias de Miechów a été un savant de la Renaissance, lié à l’Université de Cracovie. Il s’intéressait aux antiquités. Il possédait, entre autres, une collection des monnaies antiques et il savait que les monnaies romaines étaient trouvées en Pologne. Dès le Xe siècle déjà ces monnaies arrivaient dans des trésors mais on n’a pas d’indices qu’elles soient reconnues. On dispose d’une mention, de 1445, qu’on les appelait „monnaies de saint Jean” ce qui prouve la fausse interprétation (la tête de saint Jean sur un plat). Plus tard, Stanislas Grzepski dans sa dissertation *De multiplici siclo et talento hebraico*, publiée en 1568, a écrit sur les trouvailles des monnaies romaines en Pologne et il en possédait une collection offerte ensuite à l’Académie de Cracovie.

Il paraît que c’était Stanislas Sarnicki (1532–1597), historien, doyen des églises calvinistes, qui a le plus amplement écrit sur les monnaies romaines trouvées en Pologne. Il rapprochait l’arrivée des deniers de Trajan dans notre pays aux guerres menées par cet empereur. Il mentionnait le fait de trouver les monnaies en argent de „Jules, Trajan, Vespasien et autres empereurs” dans „des écuelles en airain” (in catinis aeneis), ce qui peut être la trace d’une découverte concrète. Il croyait que le roi Krak légendaire était Romain. Avant lui, Długosz avait été du même avis, il supposait même que la tombe de Krak près de Cracovie ressemblait à la tombe de Romulus. Le monde antique d’où les monnaies arrivaient en Pologne ne paraissait pas très éloigné aux savants polonais car il s’étendait près de la frontière Sud–Est de notre pays. Il existe une légende caractéristique sur la prétendue tombe d’Ovide que Jeremi Wojnowski montrait en 1581 à Laurent Müller pas très loin de la Mer Noire. L’épithape de cette tombe est restée dans la littérature

et les anciens écrivains polonais traitaient les oeuvres d’Ovide du temps de son exil comme sources pour l’histoire des Sarmates, ancêtres des Slaves et Polonais. On croyait qu’Ovide avait appris le polonais et qu’il écrivait dans cette langue, devenant le premier poète polonais. Ceci a mené à surestimer civilisation de la Pologne la plus ancienne.

C’était le contact direct avec les réels du monde antique qui donnait la connaissance des ceux-ci. De nombreux voyageurs polonais des temps de la Renaissance, visitant Rome et l’Italie, ainsi que Constantinople et la Terre Sainte en ont eu l’occasion. Parmi les plus remarquables d’eux se trouvait Nicolas, Christophe Radziwiłł, dit „Sierotka” („Orphelin”), qui entre 1582 et 1584 a fait un pèlerinage à la Terre Sainte visitant aussi la Crète, la Syrie et l’Egypte. Au Liban il a regardé les ruines à Baalbek. En Terre Sainte il a visité les antiquités bibliques, en Egypte il s’intéressait aux pyramides et aux momies, pour l’acquisition desquelles il a entrepris une expédition à part. Il a acheté deux momies qu’il a essayé de faire passer en fraude en Europe. Pendant son voyage il collectionnait les monnaies antiques qu’on lui a volé assez vite, car en Italie lorsqu’il rentrait en Pologne.

La connaissance de l’histoire antique et des vestiges du monde antique méditerranéen contribuait à l’imagination de l’histoire polonaise ancienne d’après le modèle „à l’antique” (alla romana). Pourtant ce modèle n’allait pas avec ce qu’on pouvait voir chez nous et chez nos voisins qui ont accepté le christiannisme plus tard: Prusse, Lithuanie, Samogitie, Livonie, Lettonie. Długosz a écrit sur l’incinération des morts et sur le fait de les pourvoir d’un mobilier funéraire par les Lithuaniens, ce qu’il associait avec leur provenance romaine ou italienne mais ce n’était que l’accroissement des polémiques religieuses liées à la Réformation et à la Contre-Réformation qui a incité l’intérêt plus grand pour les vestiges de coutumes anciennes dans des villages éloignés en Prusse, Lituanie, Livonie et à la frontière balto-slave. Matthias Strykowski (né en 1547 env. mort après 1582) était un historien célèbre de cette époque, quoique méconnu. Il écrivait en polonais. Ses oeuvres principales étaient: *Chronique polonaise, lituanienne, samogitienne et de toute la Russie*, publiée en 1582 et *Sur les débuts, généalogie, vaillance, choses chevaleresques et domestiques du célèbre peuple lituanien, russe et samogitien* publiée en 1978 seulement. Il a été très sensible aux traces matérielles laissées par le passé et il s’intéressait surtout aux champs de bataille et objets y trouvés. Il était aussi ethnographe sensible et il faisait attention aux vestiges des coutumes funéraires anciennes en Lituanie et Lettonie. Il connaissait aussi les antiquités grecques et byzantines, car il a participé entre 1574 et 1575 à une légation polonaise à Constantinople. Il a cherché Troie. Il

savait ce qu'étaient les „grodziska”, enceintes fortifiées médiévales, il les tenait pour les restes de vieux châteaux et villes en bois. Comme il s'occupait de l'histoire de la Lituanie il a rencontré le problème de l'incinération des morts et de leur mobilier funéraire, ce qui lui a paru conforme à l'idée de la provenance romaine des Lituaniens. Pourtant l'observation des vestiges des coutumes et de la culture matérielle anciens l'a poussé à s'imaginer le passé ancien de la Lituanie, Lettonie, Prusse, Pologne et Russie non seulement d'après le modèle „antique” mais aussi ethnographique, barbare. Il a écrit: „Ils ont mené jadis, la vie presque animale...” Il n'est pas exclu que sous l'influence de Lucrèce.

Les découvertes faites en Silésie voisine, non comprise alors dans les limites de la Pologne, ont contribué à la propagation des idées que les pots trouvés dans la terre étaient toutefois des tombes des temps païens. Un bourgeois de Wrocław, Georges Uber a écrit à André Aurifaber sur les tombes trouvées à Masłów, près de Trzebnica. La lettre a été écrite en latin, en 1544. Ces tombes Martin Fox, médecin, professeur à l'Académie de Cracovie, les connaissait aussi. Pendant ses études à Bologne il s'est lié d'amitié avec Ulysse Aldrovandi, à qui il a plus tard écrit, dans sa lettre de 1579, qu'il possédait un pot de là-bas, „lequel est une urne cinéraire des anciens païens”.

Jean Jonston, savant polonais d'origine écossaise, savait non seulement que ces pots étaient des urnes, mais il a mentionné qu'il les avait vus conservés à la bibliothèque de Toruń: „Talem in Bibliotheca Thoruniensi vidimus”. C'était avant 1632. Au XVII<sup>e</sup> siècle on conservait les urnes aussi dans les bibliothèques à Gdańsk et à Wrocław.

L'année 1679 a une grande importance pour l'histoire de l'archéologie polonaise. Cette année deux dissertations ont paru. La première, *Selectae dissertationes historicae de variis rebus Prussicis* a été écrite par Christophe Jean Hartknoch, plus tard professeur au collège de Toruń, (1644–1687) qui y a mis une information sur les coutumes funéraires des Prusses anciennes (*De funeribus veterum Prussorum*). Il y a posé une question si les morts avaient été brûlés ou pas. Il a répondu qu'ils l'avaient été car les urnes retrouvées en témoignaient. Il a recueilli des informations sur celles-ci. Il a mené lui-même les fouilles archéologiques dans la localité Kuglak sur Pregoła en Samlandie, mais il n'y a rien trouvé, car la tombe était — d'après lui — volée. A cette occasion il a cherché la relation entre les tombes et le propriété des champs où elles avaient été faites et il affirmait que ces tombes avaient dû avoir le caractère familial car il lui arrivait de trouver plus d'une seule urne dans la tombe. Il réfléchissait sur les liens entre les tombes, la topographie et le réseau routier, ainsi que sur la position

sociale des enterrés en relation aux dimensions du tertre.

L'autre dissertation importante c'était l'oeuvre d'un théologien allemand, polihistorien, naturaliste et spécialiste de l'antiquité, de Lübeck, Jacques a Mellen (1659–1743), intitulée *Historia urnae sepulcralis Sarmaticae anno 1674 repertae*. Elle concernait les urnes trouvées en Pologne, près de la localité Śmigiel, en 1674. La dissertation était illustrée. L'auteur a reçu les matériaux de Jean Gotfrid Olearius, et celui-ci probablement de Tobias Keller, pasteur de Śmigiel. Les matériaux ont dû être accompagnés d'une relation écrite. Jacques a Mellen qui n'a pas été sur place a décrit le lieu des fouilles et la façon de les effectuer, il a remarqué le nombre des urnes dans les tombes, les os dans celles-ci et le mobilier funéraire. On apprend de ces descriptions qu'à Śmigiel se trouvaient des tombes dites à coffre, datées maintenant pour l'époque de fer précoce. L'auteur les attribuait aux gens du pays donc Wenedes-Sarmates, identifiant, d'après Hartknoch, une partie de la Sarmatie à la Pologne. Par contre, il s'est opposé au fait de lier ces tombes aux Romains. Il a été prudent en évaluant la date, il les a généralement datées pour les temps païens, donc plus que 700 ans auparavant. La famille Leszczyński qui a donné une reine à la France, a été aussi engagée dans ces fouilles à Śmigiel, qui était la propriété de la famille.

A mesure que le temps passait, le nombre de découvertes augmentait. Par exemple en 1686 on a découvert à Gniew une urne, conservée ensuite dans la bibliothèque à Elbląg. En 1692 on a découvert des tombes à incinération, probablement de la période La Tène III ou romaine, à Miedniewice. Ces tombes ont été décrites, en polonais, par A. Koralewicz. Il a adopté le terme „lamentations” (żale) pour désigner les tombes.

Fait intéressant pour l'histoire de l'archéologie est que déjà au XVII<sup>e</sup> siècle on a fait des travaux cartographiques qui comprennent certains éléments importants pour un archéologue. Il faut y nommer Joseph Naronowicz-Naroński (1610–1678), qui a marqué les ruines des bourgs, des châteaux et les mottes sur les cartes faites pour la Prusse. Rappelons aussi un cartographe français au service polonais, Guillaume Beauplan (env. 1600–1673), qui a complété la légende de la carte d'Ukraine avec des signes spéciaux désignant tombes et ruines. (*Carte d'Ukraine Contenant plusieurs Provinces comprises entre les Confins de Moscovie et les limites de Transilvanie Dressée par G.L.V. sieur de Beauplan Ingenieur et Capitaine de l'Artillerie, du serenissime Roy de Pologne*, A Rouen 1660.

Fin du XVII<sup>e</sup> siècle, début et la première moitié du XVIII<sup>e</sup> apportent la propagation des idées que les marteaux, haches et pointes en pierre ne sont pas les

„pierres de foudre” mais qu'ils constituent les armes et outils des peuples anciens. En ce qui concerne nos terrains c'était la dissertation de Georges André Helwing (1666–1748) *Lithographia Angerburgica*, qui avait de l'importance. Sa première partie a paru en 1717. Ce pasteur de Węgorzewo (Angerburg en allemand), naturaliste connu a vivement protesté contre l'idée des „pierres de foudre”. Il les tenait, étant donné le terrain sur lequel il agissait, pour les produits des Prussiens anciens. Il a mené lui-même les fouilles archéologiques à Węgorzewo, il s'intéressait aux monnaies antiques, urnes, et ruines des bourgs. Emil Cartailhac a apprécié l'importance de son travail pour l'histoire de l'archéologie préhistorique reproduisant en 1875 le texte de Helwing dans „Matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de l'homme”.

Un naturaliste, jésuite, Gabriel Rzączyński (1664–1737) a ramassé les informations éparses sur les découvertes archéologiques en Pologne dans son oeuvre *Historia naturalis curiosa Regni Poloniae Magni Ducatus Litvaniae...* publiée en 1721 et dans le supplément pour celle-ci *Auctuarium historiae naturalis Poloniae...* etc., publié en 1745. Il est intéressant qu'il admettait l'existence de deux phénomènes différents: pots poussant dans la terre et urnes cinéraires. Il a écrit sur ces premières d'après Hagendorn: „qu'il ne faut pas refuser à la nature la force de créer des vases pareils”. Il a pourtant correctement interprété les autres pots comme urnes remplies de cendre. Rzączyński a évolué en ce qui concerne les pierres de foudre. Dans *Historia naturalis* il ne supposait pas encore qu'ils avaient pu être faits par l'homme, mais dans *Auctuarium* il a écrit qu'„elles ne sont pas tombées du ciel avec la foudre mais elles ont été fabriquées artificiellement et mises dans les tombes et urnes avec d'autres symboles pour témoigner des vertus heroïques”. Rzączyński était orienté vers le naturalisme, car il traitait des objets comme fossiles. C'était une attitude fréquente. Les découvertes archéologiques aboutissaient le plus souvent dans des cabinets de l'histoire naturelle pendant tout le Siècle des Lumières et même plus tard – au XIXe siècle.

A côté des attitudes naturalistes on note les attitudes spéculatives, historiques. Citons le nom de Joseph Alexandre Jabłonowski (1711–1777) qui, en 1748, a publié un livre en français *L'empire des Sarmates, aujourd'hui Royaume de Pologne*, dans lequel il mentionne les découvertes des monnaies romaines, le rempart de Trajan et il donne une carte du pays Sarmate pourvue d'une vignette à éléments archéologiques.

Les grands voyages de découverte ont pris un caractère de recherche au cours des XVIIe et XVIIIe siècles. Dans de diverses parties du monde les voyageurs rencontraient des peuples vivant différemment, souvent dans des conditions très primitives ce qui

leur a valu la dénomination des „sauvages”. Il s'est aussi avéré que les peuples différaient beaucoup les uns des autres. Ceci a provoqué les questions sur les causes des ressemblances et différences. Les explications génétiques ne suffisaient pas et en même temps naissait un sentiment d'unité du genre humain auquel était liée une nouvelle notion de l'histoire universelle. Voltaire faisait provenir l'unité de l'histoire, de l'unité de la nature humaine, de l'unité de motivation et des buts de ses actions. Au Siècle des Lumières on a commencé à considérer les ressemblances entre les peuples non comme l'effet de provenance commune mais comme celui de pareils besoins et conditions de vie, aussi climatiques. L'histoire de l'humanité, l'histoire philosophique devait aller vers la compréhension de la direction générale du développement de l'humanité des temps barbares à la civilisation.

C'est un moment important pour l'histoire de l'archéologie, car les explorateurs rencontrant les peuples se servant des armes et outils en pierre devaient faire un rapprochement entre ces objets et ceux, analogues, trouvés en Europe. De là venait la notion de l'universalité de l'état de l'humanité ancien, avant leur connaissance des métaux, lorsque pierre, os, corne, bois, écorce et griffes devaient leur suffire. On y voit la suite aux idées anciennes de Lucrèce, faite consciemment, pour un grand nombre des cas. Les comparaisons américaines se prêtaient bien à la création des conceptions historiographiques. Par exemple Buffon écrivait dans *Des époques de la nature*: „Lisez Tacite, sur les moeurs des Germains; c'est le tableau de celles des Hurons, ou plutôt des habitudes de l'espèce humaine entière sortant de l'état de nature”. Cette oeuvre a été traduite en polonais en 1786 par Stanislas Staszic (1755–1826), écrivain politique, homme d'Etat, naturaliste et géologue. L'opinion que nos propres ancêtres, eux aussi, avaient été „des sauvages” était bien vivante en Pologne, où, en 1765, quelq'un a écrit dans le périodique „Moniteur”: „Plusieurs nations primitives vivent dans cet état en Amérique jusqu'à maintenant, et nous-mêmes nous avons vécu ainsi mille ans auparavant.” Ajoutons que Jean George Adam Forster de Gdańsk, a participé, avec son père au second voyage de Cook autour du monde. Plus tard il est devenu professeur de l'histoire naturelle à l'Université de Vilnius.

Au Siècle de Lumière, c'étaient Hugo Kołłątaj (1750–1812) et Stanislas Staszic, cité déjà, qui ont le plus profondément réfléchi sur l'histoire du genre humain. Le premier, dans son dissertation *Analyse critique de l'histoire des débuts de tous les peuples*, commencée en 1794 et terminée en 1807, a examiné l'histoire de l'humanité en connexion à l'histoire de la Terre, s'intéressant surtout au déluge. Il croyait que l'histoire commençait dès le déluge, que tout ce qui

était antérieur „était perdu pour nous à jamais”. Bien qu’il se soit intéressé à la géologie, Kołłątaj, était partisan de la chronologie courte, biblique. Malgré sa connaissance des valeurs historiques des sources archéologiques il n’a pas su en profiter pour la pratique de ses recherches. L’université de Cracovie, dont il a été le réformateur, lui doit l’initiative d’instituer les cours et la chaire des „antiquités”. En 1788, Jacek Przybylski, (1756–1819) qui est devenu professeur de cette matière, prenait en considération certains éléments de l’archéologie pendant ses cours. Stanislas Staszic, par contre, influencé peut-être par la lecture de Buffon, croyait que la communauté humaine primitive, se servant au début des armes et outils en pierre, poursuivait son développement par étapes de l’état sauvage, presque animal à la civilisation. Il a tracé une telle image de la société dans un poème didactique intitulé *Genre humain*, dont l’esquisse prosaïque a été créée entre 1791–1797. Il y a mis une scène où les supérieurs de la société „sauvage” partagent et mangent un mammouth. Ceci prouve qu’il croyait alors à la possibilité de rencontre des hommes et des animaux fossiles. Plus tard, sous l’influence de Cuvier peut-être, il a nié cette possibilité, mais il n’a pas été conséquent car dans sa dissertation *Sur les Carpathes* de 1815 il a mentionné la découverte d’un marteau d’armes en pierre dans les roches calcaires où se trouvaient les os d’un éléphant. Sans doute il se trompait, mais on voit qu’il n’a pas rejeté la possibilité de coexistence des hommes et des animaux des espèces éteintes. Staszic n’arrivait pas à se contenir dans les limites de la chronologie biblique traditionnelle et bien qu’il ait évité de donner des dates on peut juger, d’après les allusions, qu’il comptait l’histoire des hommes en „milliers de siècles”.

L’archéologie du Siècle de Lumière a été influencée, outre l’histoire universelle „philosophique”, par les fouilles archéologiques menées dès 1738 à Herculanium et des 1748 à Pompei. La civilisation du jour quotidien romaine et greco-romaine a commencé à renaître devant les contemporains enchantés. Ce qui n’avait été accessible que grâce aux textes des auteurs classiques est soudain devenu tangible. Les publications et gravures, collections et imitations, volonté de voir les découvertes célèbres sur place et mode de l’architecture et décoration aux magasins des modes ont suivi. Ce courant n’a pas épargné la Pologne et les Polonais. Parmi les gens intéressés citons Auguste Moszyński (1730–1786), petit fils d’Auguste le Fort qui, en 1747 déjà, a visité les fouilles à Herculanium, et en 1785–1786 a voyagé en France méridionale et en Italie où il collectionnait des antiquités pour le roi polonais Stanislas Auguste. Moszyński a été un observateur critique, il a fait des mesurages et des esquisses, il a même entrepris de petites fouilles. Il a laissé son *Journal du voyage* et les lettres au Roi le

complétant. Stanisław Kostka Potocki (1755–1821) a souvent séjourné en Italie où il cherchait des vases dites étrusques dont il était collectionneur connu. Lors de ces recherches il a mené, en 1786, des fouilles archéologiques à Nola près de Naples. Sous l’influence de Winckelmann il a écrit un livre (en polonais) *Sur l’art des anciens ou Winkelman polonais*, qu’il a publié en 1812. Un autre personnage intéressant, Michel Borch, (1753–1810), a voyagé, en 1776–1777, en Italie, Sicile et Malte faisant attention aux vestiges de l’architecture grecque. Il a publié les lettres de ce voyage, en 1782, en français.

Le dernier roi de Pologne, Stanislas Auguste Poniatowski, (1732–1798) abdicé en 1795 a été connaisseur, collectionneur et amateur des antiquités. Le soin de sa collection était confié à Auguste Moszyński et ensuite à Jean Baptiste Albertrandi (1731–1808). Le roi a voulu que ses collections aient dans l’avenir un caractère public et qu’elles vulgarisent le bon goût. Outre une collection de sculpture assez modeste il possédait une assez grande collection de „vases étrusques” et de glyptiques et une excellente collection numismatique. Il n’a jamais été en Italie, fait qu’il déplorait, mais il soutenait les voyages des artistes auxquels il accordait des bourses. Parmi ses boursiers nous comptons entre autres, François Smuglewicz (1745–1807), peintre qui a participé à la documentation des découvertes archéologiques romaines et étrusques et Jean Christian Kamsetzer (1753–1795) Saxon d’origine, architecte et décorateur, joint en 1776 à la légation pour Constantinople, ce qui lui a permis de visiter la Grèce, et envoyé en Italie en 1780. Il a amené de ses deux voyages des dessins précieux liés à l’antique. Le roi s’intéressait aussi aux découvertes locales. On a conservé une lettre de l’évêque Ignacy Krasicki (1735–1801), poète connu, écrite au roi en 1780, où il a écrit qu’il lui envoyait une urne avec des cendres trouvée près de Reszel. On connaît aussi la correspondance entre le roi et Robert Brzostowski, du 1790, commencée par Brzostowski, qui a envoyé au roi les objets trouvés dans la tombe découverte à Mosarz. Dans sa lettre, le roi l’interrogeait sur la présence ou absence du cerceuil, l’état de conservation du mort, les vêtements, profondeur de la tombe et les objets y trouvés.

La conscience croissante de la mauvaise situation de l’État polonais et le besoin de réformes, plus tard le choc du premier partage en 1772 et la menace à l’existence de l’État et de la nation ont été à l’origine des réflexions sur le passé et l’antiquité des Polonais. L’évêque Adam Naruszewicz (1735–1796), écrivant à l’ordre du roi *l’Histoire de la nation polonaise dès les débuts du christiannisme*, se rendait compte qu’une telle histoire devrait posséder — comme il a écrit dans une lettre au roi — „quelque vestibule au grand

bâtiment". Il pensait à une introduction, précédant l'histoire même. Le roi l'approuvait. „Il est très bien – écrivait-il en 1778 – que tu veuilles précéder le „corpus" même de l'histoire de ce vestibule comme tu l'appelles, lequel contiendrait l'image des antiquités sarmates", mais lui disait de se méfier et ne pas le faire trop ample, car „Si l'on s'attarde trop longtemps au vestibule on ne pénétrera de notre vie au bâtiment".

Naruszewicz, lui-même, ne savait pas encore profiter des matériaux archéologiques dans son „vestibule" mais il les mentionnait occasionnellement, p.ex. les monnaies romaines trouvées en Pologne, le Rempart de Trajan et il savait que les anciens Germains se servaient des armes en pierre et que „l'utilisation des pierres était pareille chez les Sarmates, voisins des Germains, où nous les Polonais habitons maintenant".

La détresse et le désespoir causés par la chute de l'Etat polonais ont renforcé le retour aux souvenirs de notre passé, dont celui le plus ancien. Hugo Kołłątaj a écrit en 1802: „La Pologne ne participant plus au nombre des nations actuellement existantes, commencera bientôt à intéresser les chercheurs curieux de l'antiquité" et Isabelle Czartoryska, fondatrice au début du XIXe siècle du *Temple de Sybille* et de la *Maison Gothique* à Puławy (c'était une sorte de musée privé), a noté: „Quand la Pologne a fini d'être, l'idée m'est pour la première fois venue de collectionner des antiquités polonaises que je confie à la postérité". Dans ses collections se sont trouvés entre autres des haches en pierre, urnes avec des cendres et d'autres objets pré-et proto-historiques. Pendant ce temps c'est-à-dire au début du XIXe siècle on commencé à lancer de nombreux appels demandant de collectionner et protéger les monuments du passé. Un tel appel a été adressé par Tadeusz Czacki (1765–1813), et Laurent Surowiecki (1769–1827). Les opinions sur les origines des Polonais ont évolué presque en même temps. Celles plus anciennes, assez répandues, que c'étaient les Sarmates les ancêtres des Polonais laissaient place aux opinions que les Polonais étaient une branche des Slaves.

Vers la fin du siècle de Lumière et au début du Romantisme naissant on voit en Pologne plusieurs personnages que j'appelle voyageurs à travers le passé. La première place revient à Jean Potocki (1761–1815) écrivant en français, auteur entre autres du *Manuscrit trouvé à Saragosse*. Il s'intéressait à l'antiquité, slave incluse. Il étudiait les antiquités slaves sur le fond de l'histoire du pays Sarmate largement comprise elle-même sur le fond de l'histoire universelle. Il confrontait toujours les informations des sources écrites au terrain qu'elles concernaient lorsqu'il étudiait l'histoire ancienne. Il se servait beaucoup de la carte sur laquelle il marquait les informations des sources écrites contrôlées par ses

propres observations faites pendant le voyage. L'archéologie (il utilisait ce terme), signifiait pour lui plus que les traces matérielles du passé et il appliquait cette notion au sens large, étymologique du mot. Les sources matérielles se trouvaient dans une notion plus large des „antiquités" avec les données des sources écrites et linguistiques. Il appliquait, comme l'un des premiers, la notion „antiquités" aux héritages des Slaves anciens, ce qui a été visible dans le titre de son livre: *Voyage dans quelques parties de la Basse-Saxe pour la recherche des antiquités slaves ou vendes. Fait en 1794*. Pendant ce voyage et pendant les autres il prêtait son attention aux sépultures diverses, parfois aux trouvailles, dont les urnes. Il a été – à ce qu'il paraît – partisan de la chronologie courte et du caractère inconnaissable de l'histoire la plus ancienne.

Alexandre Sapieha (1773–1812) était un autre voyageur à travers le passé. En 1804–1806 il a fait un grand voyage aux pays de la Yougoslavie présente et puis en Grèce et Turquie. Ce voyage avait un caractère diplomatique et de renseignements au service de Napoléon. Sapieha lui-même, s'intéressait aux peuples slaves et à leurs antiquités. Il a été persuadé que les chants populaires locaux portaient l'empreinte de la grande antiquité. Ayant traversé la rivière Cetina, il a visité le pays où les cimetières aux tombes couvertes de grands pierres sautaient aux yeux. Maintenant nous savons que ce sont les cimetières médiévaux des XIVe–XVe siècles. Sur certaines tombes il y avait des gravures représentant des ornements et scènes divers qui faisaient Sapieha penser aux scènes des poèmes d'Osjan. Il a soigneusement fouillée une tombe y a trouvé quatre squelettes et rien d'autre, il a donc été déçu. Sapieha s'intéressait aussi aux antiquités romaines et grecques. Il a, entre autres, visité et décrit Delphes.

Le voyageur suivant, méritant d'être rappelé s'appelait Edouard Raczyński (1786–1845). Son voyage en Turquie, en 1814 a incité la création du livre témoignant de l'intérêt porté à l'antiquité. Entre autres il recherchait la Troie. Revenu en Pologne il a patronné des activités archéologiques diverses, parmi lesquelles les prospections à Gniezno.

Le général Michel Sokolnicki (1760–1816), lui, cherchait exceptionnellement des traces du passé à l'Occident. Il voulait trouver, en 1810, l'itinéraire de retraite et de l'échec de Varus dans la Forêt de Teutoberg. À l'occasion il a mené des fouilles.

Wacław Rzewuski (1785?–1831?) connu à l'Orient sous le nom de Emir Taj ul-Fehr a été un voyageur remarquable. Il a voyagé aux pays arabes cherchant les chevaux de pur sang, mais il a aussi visité les ruines de Palmyre et il était d'avis que les tertres (tumulus) tracent les itinéraires des migrations des peuples.

Adam Czarnocki (1784–1825), mieux connu sous

le nom de Zorian Dołęga Chodakowski a aussi voyagé à travers le passé. Il a été auteur de la dissertation *Sur les Slaves avant le christianisme*, qui, publiée en 1818, est devenue manifeste romantique. On peut convenir qu'elle a commencé la période de l'archéologie romantique en Pologne. Pour Chodakowski, les Slaves formaient une certaine unité spécifique originaire de l'Inde. Il a cherché ses frontières étudiant p.ex. la localisation des „grodziska” qu'il marquait sur la carte. Il a rassemblé les matériaux pour cette carte entre autres lors de son voyage scientifique en Russie en 1820–1821 pour lequel il a obtenu une subvention du gouvernement russe. N'oublions pas que c'était la période après les guerres de Napoléon et le Congrès de Vienne, lorsque le Royaume Polonais faisait partie de la monarchie d'Alexandre Ier, roi constitutionnel de la Pologne et souverain absolu de la Russie. Les problèmes des Slaves étaient intéressants aussi bien pour les savants polonais que pour les russes et ils devenaient le terrain des contacts souvent amicaux.

Au début du XIXe siècle, la Société Varsoivienne des Amis de la Science est devenue un centre groupant l'activité scientifique des Polonais dépourvus de leur propre Etat. La Société a été créée en 1800, encore aux temps de l'occupation prusse. Plus tard elle fonctionnait, aux temps de Napoléon, dans le Duché de Varsovie, et ensuite au Royaume Polonais sous le règne d'Alexandre Ier et Nicolas Ier jusqu'au 1832. C'était une organisation fonctionnant en idée du Siècle de Lumière et méfiante envers les idées du Romantisme. Tous les trois présidents consécutifs de la Société: Jean Baptiste Albertrandi, Stanislas Staszic et Julien Ursyn Niemcewicz (1757 ou 1758–1841), s'intéressaient aux antiquités. On a commencé à créer des collections auprès de la Société, comme celle des monnaies anciennes, urnes, outils en pierre et en autres matériaux. Niemcewicz qui en 1797–1807 a été aux Etats Unis, où il a connu, en 1798, Alexandre Mackenzie, voyageur célèbre, lequel lui a parlé des Indiens coupant les arbres avec des haches en pierre, comparait plus tard, en Pologne, les haches pareilles y trouvées à celles des Indiens et croyait avoir trouvé le témoignage du fait que la pensée humaine fonctionne partout de la même façon. On peut croire que Niemcewicz était persuadé que l'histoire humaine était plus longue que ne l'admettait

la chronologie biblique. Lorsque les antiquités arrivaient à la Société on appelait une commission qui devait se prononcer à leur sujet. Joachim Lelewel (1786–1861), numismate excellent et historien romantique participait aux travaux de ces commissions. Il a, entre autres, écrit une dissertation sur le cimetière de la localité Ruszcza Płaszczynna (maintenant comm. de Koprzywnica dep. de Tarnobrzeg) d'où Maximilian Jasiński a envoyé les trouvailles à Société, en 1827 et 1828. Aux temps de Lelewel, en Pologne on considérait les découvertes archéologiques d'une façon unilatérale, comme les vestiges du passé slave ancien, sans essayer de les dater d'une façon plus approfondie. On a fait de même dans presque toute l'Europe. Un Danois, Rasmus Nyerup a bien défini la situation, en 1806: „Tout ce qui est resté des temps païens est entouré d'un brouillard épais, appartient à l'espace du temps que nous ne pouvons pas mesurer. Nous savons que c'est plus ancien que le christianisme mais nous ne pouvons que deviner si c'est de quelques ans, quelques siècles ou plus qu'un millénaire”. On a trouvé une monnaie au cimetière à Ruszcza Płaszczynna et Lelewel, en tant que numismate l'a datée, sans peine, pour le XIe siècle. Ceci lui a donné la possibilité de réfléchir à l'origine de la diversité observée dans les matériaux archéologiques, il s'interrogeait si c'étaient les différences chronologiques, donc les matériaux diffèrent car ils proviennent des périodes différentes, ou si c'étaient les différences dues aux différences des mœurs, religions ou ethniques. Il était difficile d'y répondre. Lelewel appelait à collectionner et protéger les traces de l'héritage national. Plus tard, en émigration, en 1833 Joachim Lelewel a rencontré Jacques Boucher de Perthes à Abbeville et Marc-Jérôme Rigollot à Amiens. Il a correspondu avec les deux pendant plusieurs années et il était au courant de leurs recherches de l'homme antédiluvien. Nous ne savons pas quelle en était son opinion. Mais les recherches de l'homme antédiluvien c'est déjà une étape suivante de l'histoire de l'archéologie pour laquelle il n'y a plus de place dans cet exposé.

Octobre 1991

Traduit par Magdalena Krygier

